

une quinzaine de sociétés d'agriculture urbaine à Bruxelles. Aujourd'hui, il y en a plus de quarante", se réjouit Haïssam Jijakli, professeur en agriculture urbaine et phytopathologies à l'Université de Liège.

Champignons de cave

"Parmi ces projets, on trouve Urban Harvest, une jeune société spécialisée dans le développement de techniques de cultures indoor, Eclo, une société qui fait pousser des champignons et des micro-pousses dans les caves de Cureghem à Anderlecht ou encore BIGH, une ferme d'aquaponie sur toiture", énumère le professeur. À ces projets innovants s'ajoutent également des fermes en bordure de ville. "Beaucoup de maraîchers s'installent autour de Bruxelles, dont Cycle Farm, du côté d'Uccle, une ferme qui utilise uniquement des outils manuels et se porte bien d'un point de vue économique", poursuit-il.

Plus qu'une simple course à l'innovation, les spécialistes considèrent que l'agriculture urbaine occupe une place essentielle dans l'arsenal d'options visant à relever les défis des dérèglements climatiques et à opérer la transition énergétique.

Adaptation au climat

"L'agriculture urbaine est porteuse de multiples services écosystémiques qui répondent aux enjeux environnementaux des villes. Elle contribue à la biodiversité urbaine, atténue les îlots de chaleur, favorise l'absorption des eaux de pluie et participe à la valorisation

des déchets organiques en circuit court. Ces pratiques sont aussi des vecteurs d'éducation et de lien social, notamment dans les quartiers défavorisés, où elles permettent de sensibiliser les habitants à leur environnement et aux enjeux alimentaires", fait ainsi valoir l'Université de Liège, qui consacrera du 19 au 21 mai prochains un colloque entier à cette thématique.

"Au-delà de ses dimensions environnementales et sociales, l'agriculture urbaine soulève des questions essentielles sur nos modèles alimentaires. En fonction des contextes, elle peut contribuer à l'approvisionnement alimentaire des villes, tant en quantité qu'en qualité, et joue un rôle de plus en plus important dans les débats sur la précarité alimentaire et la démocratie alimentaire", affirme-t-elle.

Mais pour accomplir ces missions, les agriculteurs urbains doivent relever de nombreux défis, à commencer par l'accès à des terres propices. À ce niveau, les toits offrent des possibilités inattendues. "Monter des structures de production agricole coûte plus cher en toiture que sur le plancher des vaches. C'est également plus technique. Mais les toits offrent aussi de vraies opportunités de circularité. Placer une serre sur un toit permet par exemple d'isoler un bâtiment qui ne l'était

pas assez. En connectant une serre à un bâtiment, on peut récupérer l'énergie perdue par cet immeuble et faire des gains importants", explique Haïssam Jijakli.

De plus, l'agriculture en ville ne se limite pas aux toitures ni aux caves. "Les possibilités sont nombreuses. Il est possible de mettre des bacs sur les balcons ou à l'intérieur des îlots. À Bruxelles, il y a 80 hectares de potagers communautaires à l'intérieur des blocs d'habitations", souligne le professeur.

Défi de la rentabilité

Le plus grand défi des pratiques innovantes et durables reste celui de la rentabilité. "La

Belgique est toute petite et il est difficile pour les projets urbains de rivaliser avec les maraîchers flamands qui produisent sous serre à bas prix. À Bruxelles, l'agriculture urbaine ne produit que 2 % des besoins alimentaires des Bruxellois, mais ce n'est pas une fatalité. À Singapour, qui est la troisième ville la plus densément peuplée au monde, l'autonomie en légumes est montée à 10-15 % des besoins, en partant de zéro, et la ville ambitionne d'arriver à 30 %. Cela montre bien que c'est possible s'il y a une volonté politique derrière et si on fait attention à ne pas entrer en concurrence avec les agriculteurs ruraux."

Belgique est toute petite et il est difficile pour les projets urbains de rivaliser avec les maraîchers flamands qui produisent sous serre à bas prix. À Bruxelles, l'agriculture urbaine ne produit que 2 % des besoins alimentaires des Bruxellois, mais ce n'est pas une fatalité. À Singapour, qui est la troisième ville la plus densément peuplée au monde, l'autonomie en légumes est montée à 10-15 % des besoins, en partant de zéro, et la ville ambitionne d'arriver à 30 %. Cela montre bien que c'est possible s'il y a une volonté politique derrière et si on fait attention à ne pas entrer en concurrence avec les agriculteurs ruraux."

Maïli Bernaerts

Belgique est toute petite et il est difficile pour les projets urbains de rivaliser avec les maraîchers flamands qui produisent sous serre à bas prix. À Bruxelles, l'agriculture urbaine ne produit que 2 % des besoins alimentaires des Bruxellois, mais ce n'est pas une fatalité. À Singapour, qui est la troisième ville la plus densément peuplée au monde, l'autonomie en légumes est montée à 10-15 % des besoins, en partant de zéro, et la ville ambitionne d'arriver à 30 %. Cela montre bien que c'est possible s'il y a une volonté politique derrière et si on fait attention à ne pas entrer en concurrence avec les agriculteurs ruraux."

Sur le toit des abattoirs d'Anderlecht, une alliance productive entre plantes et poissons

Depuis 2018, la toiture des abattoirs d'Anderlecht accueille la toute première ferme d'aquaponie durable de Belgique. Il s'agit également de l'une des plus grandes fermes aquaponiques sur toiture d'Europe. Celle-ci comprend une serre d'environ 2 000 m² ainsi qu'un potager extérieur de 2 000 m². La ferme, gérée par une entreprise nommée BIGH, se base sur les dernières nouveautés en matière de technologie durable: elle utilise l'énergie perdue par le bâtiment, recycle l'eau de pluie du site et exploite l'énergie renouvelable solaire. "Nos fermes ont été dessinées et conçues dans le but d'optimiser l'utilisation de l'énergie et de minimiser notre consommation d'eau afin de réduire l'effet d'îlot de chaleur urbain. Dans nos fermes, nous créons également des espaces qui stimulent la biodiversité sur nos toits, et intégrons dans nos serres des insectes pour polliniser nos végétaux", peut-on lire sur le site de l'entreprise.

L'aquaponie est une méthode de culture où poissons et plantes évoluent dans un même système vertueux. En pratique, au lieu de pousser en terre, les végétaux croissent dans l'eau et les excréments des poissons sont utilisés comme source de nutri-

ments par les plantes, ce qui maintient un environnement sain pour les poissons.

"Normalement, les racines des plantes tirent leurs nutriments de la nature. Chez nous, grâce aux poissons et à quelques ajouts, l'eau contient tous les nutriments nécessaires à leur croissance. De cette manière, nous pouvons éviter d'utiliser des engrais dans l'eau. Cette technique permet de faire pousser de nombreuses variétés de plantes, mais, dans notre cas, nous nous focalisons sur les herbes aromatiques, les tomates et les piments", explique Audrey Boucher, directrice opérationnelle de Bigh Farm.

Chaque année, la ferme produit ainsi en moyenne 20 tonnes de truites saumonées, 180 000 pots d'herbes aromatiques et 12 tonnes de fruits et légumes. "Nous vendons nos produits à des commerces locaux. Nos poissons sont vendus à des restaurateurs de Bruxelles et des alentours, car nous essayons de livrer dans un rayon de maximum quarante kilomètres autour d'Anderlecht. Pour ce qui est des herbes aromatiques, nous travaillons essentiellement avec des épicerie et des supermarchés locaux."

Ma. Be.

Une nouvelle abeille en Wallonie

Biodiversité Le xylocope panard a fait son apparition en Belgique au début du mois.

Le xylocope panard, une abeille charpentière, a été observé pour la première fois en Belgique début avril, a annoncé jeudi Natagora. Portée par le dérèglement climatique, cette espèce méridionale s'est installée sous nos latitudes, explique l'association de protection de la nature.

Le 5 avril, un naturaliste passionné, Éric Walravens, a constaté la présence d'un spécimen mâle sur la façade de sa maison, à Hamois. Six jours plus tard, cinq congénères, des mâles également, ont été découverts en Gaume par des entomologistes de Natagora, "confirmant l'installation d'une petite population dans le sud de la Wallonie".

Originellement cantonnée à la région méditerranéenne et à l'Europe de l'Est, l'espèce a successivement colonisé différentes régions situées davantage au nord – dont l'est de l'Allemagne (2005), l'Alsace (2011) et le Luxembourg (2024). Avec le réchauffement climatique, "il est probable qu'elle poursuive sa progression vers le nord", souligne Natagora.

Mesurant entre deux et trois centimètres, cette abeille noire présente des reflets métalliques bleutés. L'espèce ressemble au xylocope violet, mais les mâles se distinguent par leurs antennes droites et noires, contrairement aux antennes jaune orangé aux extrémités et plus courbées des mâles du xylocope violet.

Pour différencier les femelles de ces deux espèces, une observation minutieuse à la loupe binoculaire est nécessaire.

À l'instar du xylocope violet, il s'agit d'une abeille "charpentière", en référence à son comportement de nidification qui consiste à creuser son nid dans le bois mort.

Pas d'impact négatif à prévoir

"L'arrivée de cette espèce n'aura, a priori, aucun impact négatif sur les espèces d'abeilles sauvages déjà présentes en Belgique", développe Thibaud Vandaudenard, entomologiste chez Natagora. Le xylocope panard a une "niche écologique" qui lui est propre, et polliniserait donc d'autres espèces de plantes et de fleurs que celles pollinisées par les abeilles de nos régions. "Il n'y a donc pas de réel risque de compétition", conclut l'entomologiste. (Belga)